

## GUMS 1948-1955, UNE ASSOCIATION DANS L'AIR DU TEMPS

### TROISIEME PARTIE

Par Michel Pinault

Après deux livraisons successives du *Crampon* (nos 343 et 344) dans lesquelles vous avez pu découvrir ou redécouvrir les circonstances et les conditions dans lesquelles le GUMS est né, en 1948, et qui étaient celles et ceux qui en furent les fondateurs et les premiers animateurs, voici le moment, dans le troisième épisode de cette chronique, d'aborder la question du « pourquoi ? » : qu'avaient-ils/elles donc en tête, ces jeunes de la Libération, en se lançant dans cette aventure associative ?

#### Pourquoi le GUMS ?

Si Dauvilliers a immédiatement créé les circulaires du GUHM, au printemps 1948, devenues le *Crampon* dès juillet, c'est certainement parce que la nouvelle association n'aurait pas pu développer les activités en vue desquelles elle venait d'être créée, sans un moyen de communication efficace, rapide et souple entre ses adhérents et vers les autres membres de l'UJRF<sup>1</sup>. L'affichage était aléatoire, le téléphone restait élitaire et son fonctionnement plutôt inégal (temps d'attente, encombrement, saturation, pannes). Si des articles plus étoffés firent leur apparition dès 1949, en même temps que le *Crampon* gagnait en pagination - d'abord deux puis quatre, six et huit pages - les circulaires du début contenaient essentiellement trois types d'éléments : des informations pratiques sur les activités à venir (stages de week end à Bleau, stages plus longs d'été, de Noël et Pâques), d'autres sur la vie de l'association (assemblées générales, réunions du comité directeur, fêtes de retour des stages, devenues les « post-stages » ou « postages », « fête annuelle » du GUMS, rallye du GUMS), et enfin des récits (plutôt que des comptes-rendus) évoquant des stages passés. La précision de ces documents permet de se faire une bonne idée de l'activité du GUHM/GUMS des premières années. Il s'en dégage une image suggestive de ce qui a fait la personnalité de cette association et lui a peut-être permis de durer au point de fêter aujourd'hui ses soixante années d'existence.

La première impression de cet ordre qui s'impose, par exemple dès la lecture de la première circulaire conservée, c'est le souci de la vie collective. On pourrait rétorquer que ce n'est pas étonnant, s'agissant d'une association. Mais le constat va au-delà : le jeune GUMS veut modifier la pratique des sports de montagne dans un sens collectif. D'une activité qui est née d'individus, dans l'individualité et l'individualisme, voire qui se nourrit de la rivalité et la compétition, le GUMS veut faire une activité collective, communautaire, solidaire. Que dit cette circulaire n° 6 destinée à préparer un « Camp au Cuvier Châtillon » pour le week end du 1<sup>er</sup> mai 1949 :

« Avis général :

« 1) Demander à chaque participant s'il a une tente (ou plusieurs) et, s'il peut apporter une corde de rappel, le signaler à Labeyrie.

« 2) Demander à ceux qui sont empêchés de venir s'ils ont du matériel (tentes et cordes) qu'ils consentiraient à prêter.

« 3) Le prix du billet collectif est 164 fr.

« 4) Ceux qui seraient susceptibles d'arriver en retard doivent prévenir au moment de l'inscription.

« 5) Les participants inscrits qui seraient empêchés de venir au dernier moment doivent en prévenir Labeyrie immédiatement afin que leur place puisse profiter à une autre personne. (...)

« 6) Transmets toi-même dans le délais fixé la liste de ceux qui partent que tu auras recueillie à Dauvilliers et Labeyrie afin que nous puissions vérifier que nous n'oublions personne. »

L'idée de « vacances économiques » et celle de « la montagne pour tous » sont constamment présentes. C'est en partie dû au fait que les premiers adhérents se partageaient en deux groupes,

<sup>1</sup> Circulaire n° 7, vers la mi-mai 1948.

d'une part les plus aisés, adossés à des familles qui les aidaient financièrement et qui pratiquaient les sports de montagne comme une activité « naturelle » déjà découverte au sein de leur milieu familial, et d'autre part, de nombreux étudiants plutôt démunis, ne mangeant pas tous les jours à leur faim et devant économiser beaucoup pour payer ne serait-ce qu'un billet de train pour Fontainebleau ; ceux-ci qui découvraient l'escalade, le ski et l'alpinisme au sein du GUMS, étaient particulièrement sensibles à la démarche collective et solidaire constitutive de l'association et, tant qu'ils n'eurent pas de revenus plus substantiels, restèrent fortement attachés à une pratique gumiste de la montagne. Outre la mise en commun du matériel, tentes et cordes, bien sûr, mais aussi chaussures et duvets, pour rendre possible la participation aux activités à moindre frais pour un maximum de jeunes et d'étudiants peu fortunés et, après les stages, la mise en commun des photographies, il y a cette initiative, annoncée dès mai 1948, du lancement d'un emprunt pour organiser les réservations dans les centres sans attendre que les futurs stagiaires avancent les sommes nécessaires<sup>2</sup>. Dès le *Crampon* n° 26, l'annonce selon laquelle « le GUMS se motorise » permet d'apprendre que deux automobiles, « la voiture Pagès » et « la voiture Picard » permettaient déjà d'emmener dix et huit Gumistes vers les blocs de Chamarande, l'un des circuits de Bleau appelé à prendre dans la vie du GUMS une place de choix<sup>3</sup>. De même, on affrétait un camion bâché à ridelles pour emmener tout le monde en week end aux falaises du Saussois.

Enfin, il paraît bien établi dès les premiers temps que le GUMS avait vocation à accueillir tous les partants, y compris ceux qui ne s'intéressaient qu'au ski en station, voire persisteront dans cette voie, et même celles et ceux qui partent en montagne pour « coincer la bulle », comme l'expose une fois le *Crampon*.



Camping au Saussois en 1950,  
Au second plan, le camion collectif,  
**photo Jeanine Bourduche.**



Camping à Ailefroide, en 1952, la 4CV d'Etienne Picard.  
De g. à dte : Étienne Picard, Annie Santenac et sa nièce de 18  
mois, orpheline de Gilberte Blanc, Robert Pohnu, Marc Lepeut,  
Jacqueline Hadamard. **photo Georges Polian**

La place prise dans le *Crampon*, au cours de l'année 1948, par le développement de la campagne de l'UJRF sur le « Collectif SNCF à 50% » témoigne aussi de cette orientation « solidaire », naturellement assumée comme en témoignent les multiples occasions de traits d'humour, d'allusions indirectes, d'annonces sur l'évolution au jour le jour de la question, dans les brèves des différentes livraisons, comme celle-ci, au début du récit d'une sortie à Bleau : « Sortie sans histoire, non ! Billet collectif difficile à remplir et cher. Il faudra bien que les pouvoirs publics reconnaissent la légitimité du collectif à 50% pour 5 personnes<sup>4</sup>. » Le 15 décembre 1948 *Avant-Garde* titrait : « "Nous aurons nos

<sup>2</sup> « Prêtez, pour la constitution d'un camp de montagne pour les étudiants », Circulaire n° 8, vers la fin mai 1948.

<sup>3</sup> À la fin des années 1960 encore, lorsque le GUMS affrétait un autocar pour un week end d'escalade en Bourgogne, ceux qui choisissaient de s'y rendre avec leur voiture payaient leur place dans le car, selon le souvenir de Bernard Lesigne.

<sup>4</sup> *Crampon* n° 15, 21 juillet 1948. La revendication de la création d'un billet de transport collectif (pour les groupes de 5 et plus) à 50% de réduction « comme avant 1939 » était d'autant plus vivement approuvée que les prix des billets de la SNCF ne cessaient d'augmenter, en raison de l'inflation. Les sportifs, se rendant à des compétitions, eurent satisfaction mais les membres des associations de plein air ne bénéficièrent pas de la réduction.

50% de réduction sur les transports", nous déclare le délégué des étudiants au conseil de la faculté des sciences de Paris, Ostrowieski<sup>5</sup>. » Dans le numéro du 22 décembre on lisait : « Par la faute de M. Queuille [président du Conseil socialiste], je ne peux pas aller aux sports d'hiver. Luttons pour que le ski soit à la portée de tous ! ». Finalement, Étienne Picard proposa que les Gumistes organisent « de courtes manifestations dans les gares, le dimanche soir<sup>6</sup>. » Ce qui fut fait<sup>7</sup>.

La première année du GUHM, entre Pâques et l'hiver 1948, fut dominée par l'organisation des « camps de week end » à Fontainebleau, le plus souvent au Cuvier-Châtillon, y compris pendant tout l'été, et par la préparation des stages en montagne, ceux de l'été, avec au programme « école d'escalade, école de glace, randonnées en moyenne montagne, courses en haute montagne », et ceux de l'hiver. Trois centres accueillirent les stagiaires d'été : Les centres UNCM du Lauzet (Briançonnais) et du Champel (vallée de Chamonix) au début de juillet, et l'auberge de jeunesse du Bez (Briançonnais) la seconde quinzaine d'août. S'y ajouta bientôt un projet de stage dans les Dolomites proposé par la jeunesse communiste italienne. Quant au stage d'hiver, d'abord prévu au Moulin Baron (Briançonnais), il fut finalement déplacé et éclaté en trois lieux offrant quelques-uns des rares « monte-pentes » mécaniques de l'époque : Saint-Sorlin d'Arves, le Bez et Villeneuve-la-Salle, soit 54 places au total. Devant l'affluence des demandes, un stage fut même envisagé à Kitzbühel (annulé pour cause de tarifs de transport prohibitifs). Lors de l'assemblée générale de février 1949, le bureau dressait dans le *Crampon*, un bilan de cette activité d'une année à peine : une trentaine de camps de week end, douze stages de ski et cinq d'alpinisme dont deux à l'étranger<sup>8</sup>. Le même numéro du *Crampon* annonçait, dans un même élan, deux destinations de week end de ski pour mardi gras et un stage Chamonix-Zermatt pour Pâques (ensuite remplacé par un Briançon-Chamonix, toujours pour des questions de coûts de transport). S'y ajouta bientôt un raid en Oisans, effectivement réalisé.



La Caroline de Tiapa, une Renault Vivastella achetée à André Pagès pour le transport collectif. On reconnaît, à gauche Roger Dajoz, Tiapa assis au centre, Monique Selle à droite (photo Annie Clavel)



Extrait du *Crampon* n° 37, de février 1951.

Les rassemblements à Bleau étaient organisés sur le week end. On se rendait à la gare de Bois-le-Roi en train, le samedi soir, certains rejoignaient le dimanche matin (quelques-uns en vélo et, bientôt, avec les premières voitures collectives, « la Picard », « la Pagès » devenue « la Caroline » de Tiapa Langevin), le bivouac-camping avait lieu, souvent, à la grotte de la Bataille, le *Crampon* transmettait les indications sur l'itinéraire, balisé au préalable, à suivre dans la forêt et, à partir de l'été 1950, entama la publication d'une série de croquis permettant l'accès aux différents sites d'escalade. Dès novembre 1948, Labeyrie signalait, dans le *Crampon*, l'existence des tout premiers « circuits » d'escalade :

<sup>5</sup> Ostrowieski était par ailleurs un membre actif du GUMS, peut-être dès les débuts, selon le témoignage de Robert Pohn.

<sup>6</sup> *Crampon* n° 22, mars 1949.

<sup>7</sup> La revue du Groupe de Bleau, *Le Bleausard* (voir plus loin), évoquait cette mobilisation mais, faute de s'y associer n'osait pas la dénoncer. Tout juste ironisait-elle avant de surenchérir, par dérision : « Toujours la SNCF : Un certain nombre de campeurs a manifesté le samedi 22 avril devant la gare Saint-Lazare aux cris de « Collectifs 50% ». Une dizaine d'entre eux ont été transportés gratuitement en car jusqu'au poste de police le plus proche. C'était le premier pas vers les 100% par groupe de 10 que nous réclamons depuis longtemps. » (*Le Bleausard*, n° 41, janvier-juillet 1950, p. 17.)

<sup>8</sup> *Crampon* n° 21, février 1949.

« Au Nord de la forêt de Fontainebleau, dans les rochers du Cuvier-Châtillon, se trouve le massif du Rempart. Là, des grimpeurs ont tracé deux curieux parcours : le rouge et le jaune. Au moyen de petites flèches discrètement peintes sur le grès, ces parcours vous emmènent de rocher en rocher, en choisissant les passages les plus difficiles. Le jeu consiste à suivre fidèlement ces flèches sans jamais poser le pied par terre, moyennant quoi, une honorable cordée de 3 Parisiens, par exemple, mettra deux bonnes heures à parcourir le "rouge" (...). Le "rouge" dans le langage des techniciens, ne comporte pourtant que quelques passages de "3" mais ce qui en fait l'intérêt, c'est la succession ininterrompue des efforts qui sont demandés au grimpeur. Par là, ce parcours est un excellent test d'entraînement avant de partir en montagne.<sup>9</sup> »

On y allait pour grimper sur les blocs, certes, mais aussi pour « rester longtemps ensemble<sup>10</sup> » : cuisine et repas collectifs, discussions « politiques », rituel de la veillée au feu de bois et des chants, nuits au bivouac et retour groupé dans le train du dimanche soir avant de finir la soirée et le week end au « Chinois » qui offrait des pâtes, pour un prix modique, aux longues tablées de Gumistes affamés par les heures passées au plein air. Notons ce rappel, dans une circulaire : « N'oubliez pas : ½ ration de sucre et de café, tickets de pain », qui nous remet en mémoire, ou nous apprend, que trois ans après la fin de la guerre, le rationnement alimentaire était encore en place<sup>11</sup>. Ce tableau ne serait pas complet s'il ne signalait pas la place qu'occupèrent au sein de cette vie collective la mère des frères Lepeut, Tacui, ou Geneviève Lutaud, toutes deux ne pratiquant aucune des activités sportives proposées par l'association mais constamment présentes et en charge entre autre d'assurer la restauration collective.

En ce temps où toute la vie universitaire parisienne était concentrée dans le V<sup>e</sup> arrondissement, le GUMS vivait autant de ces sorties à Bleau ou des stages en montagne que des liens d'amitiés entretenus tout au long de la semaine, pendant l'année universitaire, au cœur du Quartier Latin. Le *Crampon* se faisait l'écho d'activités festives qui allaient devenir une marque identitaire du GUMS : une soirée chez Sylvie Descomps le 9 juillet 1948, une « Fête du GUHM juste avant Noël » (le 11 décembre 1948) qui deviendra ensuite la « Fête annuelle », l'assemblée générale de février 1949 avec une « partie récréative » composée d'un film d'expédition polaire et avec la participation de Maurice Baquet (artiste de music hall, violoncelliste, ancien athlète de haut niveau et alpiniste réputé, personnalité engagée, membre du GHM, de la direction de la FSGT depuis 1937 et alors directeur-adjoint de l'Institut national des sports). Dans le contexte de militantisme et d'enthousiasme idéologique de l'époque, ces assemblées générales duraient le samedi entier, de 9 ou 10h du matin à 22 ou 23h, et elles se prolongeaient souvent le dimanche ! Les empoignades sur telle ou telle question abordée dans le rapport d'activité pouvaient se développer en longues controverses où les meilleurs dialecticiens et les orateurs les plus talentueux rivalisaient jusqu'à épuisement. Elles avaient lieu rituellement au « patronage laïque » du 15<sup>e</sup> arrondissement, plus ou moins bien chauffé mais où l'ambiance était chaleureuse. Quant au premier « rallye » du GUMS, il eut lieu le 14 mai 1950, à Chamarande<sup>12</sup>. Dix huit cordées de trois concouraient pour un classement technique : maniement de la corde, assurance, style, chronométrage, rappel. Les résultats furent proclamés dans le train de retour, avant d'entrer en gare d'Austerlitz. Le second rallye eut lieu le 19 mai 1951, toujours à Chamarande<sup>13</sup>. D'une manière plus générale, ces premières années de la vie du GUMS ont été marquée par une propension des Gumistes à vivre ensemble tout le temps :

« L'année 1950, se souvient Calame, on se voyait pratiquement tous les jours. Le rendez-vous du GUMS était place Saint-Michel, à partir de 18 heures. On arrivait et on se décidait pour le cinoche, le Chinois ou on allait chez l'un chez l'autre. Cette année-là, on a fait le 14 juillet, on faisait toutes les manif', on allait aux trucs de l'UJRF. Et il y avait les week end à Bleau, en plus<sup>14</sup>. »

<sup>9</sup> *Crampon*, n° 18, 4 novembre 1948. Labeyrie évoquait sans doute les premiers circuits tracés en 1947, au Cuvier-Châtillon, par Fred Bernick, un membre de la rédaction du *Bleausard*.

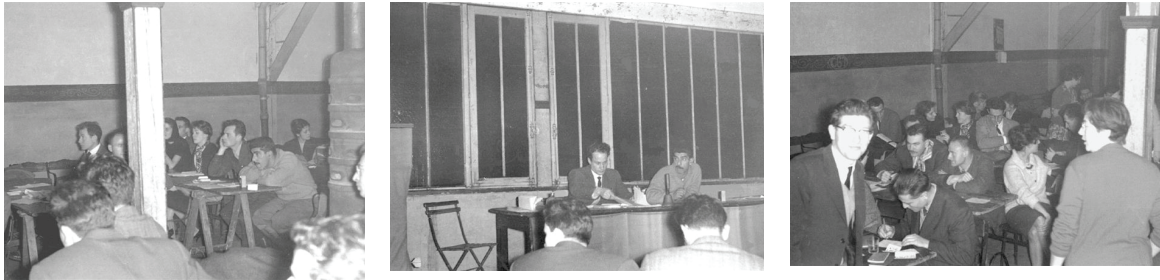
<sup>10</sup> *Crampon* spécial 50<sup>e</sup> anniversaire, 1998, déjà cité.

<sup>11</sup> Circulaire n° 13, 9 juillet 1948.

<sup>12</sup> *Crampon* n° 31, mai 1950.

<sup>13</sup> *Crampon* n°s 39 et 40, avril et juin 1951.

<sup>14</sup> Entretien avec Jeanine Bourduche, le 29 août 2008.



Une assemblée générale du GUMS, vers 1950-52. Au centre, Jean Tou (Tourancheau) et Marc Lepeut président la réunion. A droite, au premier plan, Claude Orlianges et Simone Messier, devenue ensuite son épouse.  
Photos Tiapa Langevin et Yves Wesoluch.

En rédigeant les statuts, les « pontifes » du GUHM, comme les nomme, par dérision, une livraison du *Crampon*<sup>15</sup>, donnèrent une forte coloration politique à la nouvelle association. L'article premier précisait que le groupe était « affilié à la Fédération de la Seine de l'Union de la Jeunesse Républicaine de France », qu'il était « soumis à son contrôle, ladite affiliation étant une condition nécessaire à la présente association ». On ne pouvait affirmer plus clairement le caractère second du GUHM/GUMS et de ses activités par rapport à l'existence de l'UJRF et à ses objectifs politiques<sup>16</sup>. Le GUMS était donc une petite portion de l'immense système d'organisations de masse de tous types développées et contrôlées par le PCF dans la France de l'après-guerre dans la perspective, semblait-il en bonne voie, de la conquête de l'hégémonie au sein de la société, prélude, peut-être, à la prise du pouvoir.

Les rédacteurs des statuts prirent soin, dans un article 2 intitulé « Objet - moyens », resté en vigueur jusqu'en 2004, de décliner ces objectifs en fonction du secteur d'activité propre au GUHM/GUMS, « la montagne » :

« Le groupe se propose :

« 1°) D'organiser pour les lycéens, étudiants, jeunes universitaires et jeunes chercheurs, des camps de vacances en haute montagne, des écoles de ski et d'escalade, des conférences et des séances culturelles ayant pour but de faire connaître et aimer la montagne, école de virilité, d'audace, d'altruisme et de volonté.

« 2°) De faire régner dans son sein l'esprit de l'Union de la Jeunesse Républicaine de France, de développer parmi ses adhérents l'amour de la République, de la démocratie et de la laïcité.

« 3°) Étudier la situation de l'alpinisme universitaire, défendre les revendications des jeunes alpinistes universitaires.

« 4°) Le groupe se propose enfin d'assurer chaque fois qu'il pourra y être appelé les activités du service civique notamment dans le domaine de la montagne<sup>17</sup>. »

La montagne « école de virilité, d'audace, d'altruisme et de volonté », voilà une formulation qui était assénée comme une évidence ne souffrant aucune discussion. La collection du *Crampon* montre qu'il n'en était rien, de nombreux auteurs d'articles reviendront au fil des livraisons, nous le verrons plus loin, sur leurs définitions de la montagne, de la pratique de la montagne, des pratiques sportives en montagne, les confrontant explicitement à d'autres, supposées être en vogue ailleurs (au sein de la Fédération française de la montagne – à la FFM, au Club alpin ou au GDB, le Groupe de Bleau, dont les membres étaient les rédacteurs, depuis février 1945, d'un bulletin ronéotypé, *Le Bleausard*<sup>18</sup>, par exemple ?), ou poursuivant, implicitement et plus ou moins à fleurets mouchetés, des débats internes au GUMS. Notons, dès à présent, que l'importante assemblée générale de

<sup>15</sup> « Réunion des pontifes du GUHM (...) chez Michel Lazare. Ordre du jour : notamment statut du GUHM. » (Circulaire n° 8, vers le 25 mai 1948.)

<sup>16</sup> Les premières circulaires portent d'ailleurs en en-tête le sigle et la dénomination de l'UJRF avant ceux du GUHM.

<sup>17</sup> Le service civique avait été créé par une loi du 18 janvier 1941. Pendant l'année de la Libération (1944-1945), il avait été réactivé dans le sens d'une préparation militaire pour incorporer des jeunes Français dans les forces combattantes et semblait devoir perdurer comme forme de préparation civique. Ce point des statuts ne semble pas avoir débouché sur des actions pratiques sinon la participation du GUMS, depuis 1948, à l'organisation et au déroulement des Journées nationales de Plein Air (JNPA) : sauvegarder, entretenir, ouvrir l'accès des lieux naturels, par exemple entretenir les zones d'escalade à Fontainebleau et en particulier les circuits eux-mêmes. Voir Alice Travers, *Politique et réglementations de la montagne sous Vichy, La montagne éducative 1940-1944*, Paris, L'Harmattan, 2001.

<sup>18</sup> Le Groupe de Bleau existait avant la guerre. Le principal animateur du *Bleausard*, auquel il imprima son tempérament, ironique, sarcastique et décapant, fut Roland Truffaut (O. Hoibian, *ouvr. cité*, p. 278).

décembre 1956, reformulera l'article 2 et les buts du GUMS furent désormais « de faire connaître et aimer la montagne, école d'audace, d'altruisme, de volonté et d'énergie.<sup>19</sup> » La reformulation, pour discrète qu'elle fût, n'en était pas moins explicite.

Cet article des statuts définissait donc le public visé par l'association : la jeunesse, dans trois de ses composantes, lycéenne, étudiante et jeunes enseignants ou chercheurs en début de carrière, et en toute mixité. Curieusement, l'UJRF cautionnait donc la création d'une organisation qui segmentait « la jeunesse » et excluait la jeunesse ouvrière ou paysanne. Peut-être faut-il voir dans cette structure peu orthodoxe du point de vue de l'unité de la classe d'âge, de ses aspirations et de ses pratiques, le reflet d'une réalité d'époque : la jeunesse n'avait alors pas d'unité ; quand il entrait dans la vie active, le jeune quittait « la jeunesse » pour devenir ouvrier ou paysan, puis, avec les années et à mesure que la prolongation de la scolarité s'est généralisée, la « jeunesse » a fini par se définir de plus en plus comme jeunesse scolarisée. En tous cas, au sein de l'UJRF les jeunes étaient mêlés, au sein du GUHM ils ne le seraient pas, sauf exceptions individuelles - et il y en eut dès le début. Plus encore, le GUHM, ouvert aux universitaires et chercheurs scientifiques, pouvait réunir tous ceux que ses activités intéressaient, sans limite d'âge réelle ; c'est ce qui s'est passé, a fortiori dès lors que le GUMS ne fut plus affilié à une organisation de jeunes, en 1957. Au total, la création du GUHM rendait compte d'évolutions, alors tout juste esquissées, au sein de la société, avec la montée en puissance quantitative, en autonomie et en identité du monde universitaire, étudiants et enseignants, chercheurs et autres professions scientifiques - ingénieurs, médecins - mêlés. Le développement du syndicalisme enseignant, étudiant, chercheur, reflétera d'une autre manière cette émergence.

Quant à la mixité, elle ne fut pas sans problème. L'UJRF a en effet rassemblé filles et garçons pendant les années 1945 à 1949, tandis que l'Union des jeunes filles de France vivait de son côté. Mais, en 1949, le regroupement des filles en son sein fut décidé, avec grande pression sur les militant(e)s parfois hostiles à cette remise en cause de la mixité (et grand débat métaphysique à la clé, sur le sexe des anges : il fallait, pour éviter la domination masculine et afin que s'expriment leurs aspirations spécifiques que les filles soient entre elles)<sup>20</sup>. Quant au GUMS, né en milieu étudiant où la mixité était une évidence, il ne semble pas avoir subi les contrecoups de cette transformation au sein de l'UJRF : la mixité continua.

Ensuite, l'article 2 donnait la première place à la notion de « vacances », fussent-elles en « haute montagne ». C'était aussi là une des nouveautés de l'époque. Bien des témoins de ces années-là ne soulignent-ils pas que ce furent, avec le GUMS, leur « premières vacances ». Il n'en avaient pas eu pendant l'Occupation et la guerre et, trop jeunes, ils n'avaient pas connu les premiers congés payés du Front populaire ; ils entraient, avec leurs tentes canadiennes, leurs sacs à dos à armatures en métal, leurs équipements récupérés aux « stocks américains », dans un après-guerre où les vacances allaient prendre de plus en plus de place, symbole de l'accès aux loisirs, à la consommation, aux anciens privilèges des oisifs de la bourgeoisie. Ils les revendiquaient<sup>21</sup>. Quant à « aimer la montagne », comment pouvait-on en éprouver l'envie si, même, on n'avait jamais connu la montagne ? Les habitants des montagnes aiment la montagne parce qu'elle est leur pays, leur patrie et ne connaissent, bien souvent, qu'elle. Jusque-là les jeunes parisiens aimaient, plutôt que la montagne, le pays ou la patrie de leurs aïeux d'avant l'exode rural et c'est vers cette patrie perdue, que ce fut la campagne, la mer ou... la montagne, qu'ils se tournaient pour aller y passer leurs vacances, à la rencontre des cousins qui y vivaient encore ou qui, comme eux, y retournaient le temps d'un été.

« L'amour de la montagne » n'avait aucune place dans ce schéma. Il est né d'une autre histoire, d'une évolution culturelle qu'il est impossible de reprendre ici en détail : c'est l'histoire, commencée au XIX<sup>e</sup> siècle, de la villégiature aristocratique - mer ou montagne - et de l'excursionnisme cultivé, connectés ensuite avec l'hygiénisme, la mode du plein air, du retour à la nature et même du naturisme. Ainsi naquirent des pratiques sportives nouvelles, leur technicisation se développa avec sa corollaire, la recherche de la performance et l'émergence du sport de compétition. Parallèlement, on y vit la redécouverte de « l'esprit sain dans un corps sain » et le « moyen de produire une

<sup>19</sup> *Crampon*, n° 88, mars 1957.

<sup>20</sup> Ondine Elmreich se souvient que, comme responsable de cercle étudiant elle devait siéger à une tribune de l'UJRF mais que, étant une fille elle ne pouvait pas apparaître et fut donc écartée. On l'envoya vendre *l'Avant-Garde*...

<sup>21</sup> On retrouve cette tendance dans la multiplication, alors, des organisations de masse et des publications vouées aux vacances, aux loisirs de plein air, aux sports de plein air. Voir, par exemple, *Camping-Plein Air*, revue proche de la fédération des Auberges de jeunesse, dirigée par l'éditeur Jean Susse, venu du Sillon de Marc Sangnier. Celui-ci publiera les ouvrages de Jean Vernet ou de Raymond Leininger. Voir aussi *Sport et Plein Air*, la revue du sport travailliste (de la FSGT, Fédération sportive et gymnique du travail) datant des années 1930. Voir encore la revue *Tourisme et Travail* et l'association du même nom.

génération saine et intelligente<sup>22</sup> ». Ce processus débouchant finalement sur l'invention de l'alpinisme dès le XIX<sup>e</sup> siècle<sup>23</sup>.

Dans le premier demi-siècle, ces évolutions avaient eu cours essentiellement au sein de fractions des élites, engagées dans des processus de « distinction » fondés sur l'accumulation d'un capital culturel plutôt qu'économique ou politique et revendiquant un style de vie moderniste et des formes de sociabilité renouvelées<sup>24</sup>. C'était singulièrement le cas d'individus appartenant à des secteurs des classes moyennes, en partie issues de la méritocratie scolaire, en rupture avec les modes de pensée conservateurs, revendiquant leur existence sociale et une identité propre - par exemple avec la création, en 1920, de la Confédération des travailleurs intellectuels, sorte de confédération syndicale regroupant des ingénieurs, des médecins, des universitaires. C'est souvent là qu'on trouva les premières phalanges « d'amoureux de la montagne » et d'alpinistes.

L'incorporation dans les statuts du GUHM/GUMS de l'objectif de « faire aimer la montagne, école de virilité, d'audace, d'altruisme et de volonté » marquait donc le début d'une appropriation par de nouveaux secteurs de la société d'une culture et des formes de sociabilité nées une à deux générations auparavant dans les minorités limitées des élites de la République et devenues constitutives de leur identité. Il s'agissait en 1948, en ces temps de recomposition en profondeur de la société et de démocratisation tous azimuts, après les ruptures et les traumatismes provoqués d'abord par la guerre et la défaite puis par l'établissement du régime de Vichy et d'un fascisme à la française, de démocratiser ces pratiques culturelles, d'ouvrir « à tous » une montagne auparavant réservée à une élite d'initiés sans, semblait-il, modifier les définitions déjà établies de ces pratiques et de cette montagne. Mais en fait, l'idée même de « la montagne pour tous », de démocratisation de l'alpinisme ou d'alpinisme de masse était en soi porteuse d'une révolution culturelle.

---

<sup>22</sup> Georges Casella, *Le sport et l'avenir*, Paris, A. Z. Mathot, 1910, p. 365, cité par Olivier Hoibian, dans *Les Alpinistes en France, 1870-1950, une histoire culturelle*, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 96.

<sup>23</sup> O. Hoibian, *ouvr. cité*. Voir la bibliographie complète sur l'histoire de l'alpinisme en fin de cet ouvrage.

<sup>24</sup> Selon Bourdieu, pour être reconnus dans un champ social spécifique, les agents doivent s'ajuster entre la distinction et la conformité. Ainsi, avoir du style, c'est suivre la mode tout en s'en détachant par quelques touches personnelles, en particulier en jouant sur le capital culturel, plus facile à acquérir que le capital social ou économique. (Pierre Bourdieu, *La distinction : critique sociale du jugement*, Paris, éd. Minuit, 1979)



#### Note de l'auteur :

C'est Fanny Hurtrel qui s'est chargée de la mise en forme, de la gestion iconographique et du maquetage de ce texte comme de celui de la version complète imprimée en brochure. Je la remercie de l'avoir ainsi mis en valeur et rendu plus attrayant, plus lisible disons-le, pour les gumistes d'aujourd'hui.

#### Notes de la rédaction :

1. Dans le prochain numéro du Crampon, vous pourrez lire la suite de cette histoire : « Héritages et filiations », où il apparaît, entre autres, que le Gums ne naquit point tout à fait par génération spontanée.

2. L'édition du Crampon hors-série rassemblant les 6 chapitres + 1 conclusion de « Gums 1948-1955, une association dans l'air du temps », histoire des premières années du Gums écrite par Michel Pinault à l'occasion du soixantenaire, a obtenu un succès tel qu'elle est déjà épuisée. Comme la maquettiste, d'ailleurs.

Un nouveau tirage est donc envisagé. Toujours illustré de magnifiques photos d'époque imprimées en qualité supérieure.

Merci à toute personne intéressée par un exemplaire de ce nouveau tirage de contacter Francis Massart (coordonnées en page 2). Nous y procéderons si le nombre de demandes est suffisant.